

Le Théâtre-Lyrique vient de mettre au jour une pièce en trois actes, dont l'intérêt n'est pas assez vif pour qu'on leur pardonne aisément d'être aussi longs. A ces développements trop abondants d'un sujet qui, au fond, est assez vulgaire, l'attention se fatigue et finit par lâcher prise. Voici le fait en peu de mots.

Un jeune tonnelier allemand conte fleurette, au bord d'un puits, à une servante de village. Il lui promet mariage, lui monte la tête, lui fait refuser un établissement avantageux, et, forcé de la quitter plus vite qu'il n'aurait voulu, il lui laisse, comme gage de sa foi, une feuille de papier blanc au bas de laquelle il a écrit son nom: *Reynold*. Marguerite remplira la page comme elle voudra. Un tonnelier allemand n'a que sa parole, et Reynold jure solennellement de faire honneur à sa signature. Vous comprenez maintenant pourquoi la pièce a pour titre: *Le Billet de Marguerite*.

Ah! le bon billet qu'a la Châtre! disait Ninon de l'Enclos. Reynold est en tout l'opposé de Ninon, qui se moquait de son engagement, mais qui du moins pensait à la Châtre. Reynold n'est pas homme à violer ses promesses; mais par malheur il oublie complètement Marguerite. Ce n'est donc pas sa faute si, deux ans après, devenu riche et maître tonnelier à Bamberg, il demande la main de Mlle Bertha, nièce du majordome de l'évêque. C'est la faute de sa mémoire. Mais, le jour même de noce, voilà Marguerite qui arrive avec son blanc-seing. Or il se trouve que Marguerite est sœur naturelle de Bertha, et que Bertha et Reynold ne faisaient, après tout, qu'un mariage de convenance. Bertha prend donc en main la cause de Marguerite, et finit par la faire triompher, après une longue série d'incidents résultant de ce qu'un colporteur juif, abusant de la confiance de Bertha et de Marguerite, a rempli le blanc-seing par une donation entre vifs, au lieu d'y mettre, comme on l'en avait prié, une promesse de mariage. Il saute aux yeux qu'un pareil acte serait nul dans tous les pays du monde. Cette pièce est donc fondée sur une impossibilité que l'intérêt des détails ne rachète pas suffisamment, quoique plusieurs scènes soient bien faites, et le rôle du colporteur fort plaisamment tracé. La Normandie est pleine de gaillards parfaitement semblables à ce colporteur, et qui ne sont pas juifs.

La petite partition que M. Gevaërt [Gevaert] a fait jouer l'année dernière promettait beaucoup mieux qu'il ne nous a donné cette fois-ci. Il a toujours le même talent de facture, la même habileté à moduler, la même facilité, la même liberté d'allure, la démarche aussi dégagée, le pas aussi leste; mais les motifs n'ont plus la même originalité, la même fraîcheur, la même élégance. L'auteur paraît affectionner particulièrement les mouvements rapides, et se livre à ce goût avec une certaine intempérance. Il sautille et galope toujours. Cela est aussi monotone qu'une lenteur trop prolongée. L'uniformité en tout genre est un défaut.

Les meilleurs morceaux de la nouvelle partition sont les couplets où Reynold chante plaisamment le *De Profundis* de ses folies de jeunesse, — un joli chœur de tonneliers, dont le rythme a beaucoup de gaieté et de franchise; — un petit trio fort bien trouvé, vers la fin du second acte; — et des couplets où le juif Jacobus s'efforce de se faire battre, comme l'Intimé dans *les Plaideurs*, en vue du bénéfice qu'il espère en tirer.

Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

Ce dernier morceau surtout est plein de verve comique et d'une piquante originalité. Mais ce n'est pas là un bagage suffisant pour une carrière aussi longue. Presque tous les morceaux d'ailleurs, qu'ils fussent bons ou médiocres, ont fait éclater des applaudissements bruyants et des *bis* chaleureux, qui prouvent l'esprit

L'ILLUSTRATION, 14 octobre 1854, p. 259.

national dont les Belges sont animés. Nous sommes loin de désapprouver ce sentiment, qui, en fait d'art, manque trop souvent aux Français. Mais il faut des bornes à tout. S'il y avait eu, dans le *Billet de Marguerite*, quelques motifs distingués de plus et quelques Belges de moins, l'ouvrage y aurait beaucoup gagné. M. Gevaert n'en est pas moins un compositeur de talent et d'avenir, et qui obtiendra certainement de brillants succès quand l'expérience lui aura appris à être plus difficile dans le choix de ses idées.

Il n'y a que du bien à dire de M. et de Mme Meillet, qui jouent les rôles de Reynold et de Bertha. M. Achard, tout fraîchement sorti du Conservatoire, chante avec assez de grâce, mais sa voix est bien jeune encore. La force lui viendra peut-être avec les années. Mme de Ligne-Lauters, qui a débuté dans le personnage de Marguerite, a une fort belle voix, une vocalisation imparfaite, et un style trop solennel pour le rôle qu'elle joue et la musique qu'elle chante. La pièce est d'ailleurs montée avec un soin extrême; et les décors sont remarquables: on y reconnaît le goût et l'instinct pittoresque de M.E. Perrin.

L'ILLUSTRATION, 14 octobre 1854, p. 259.

Journal Title:	L'ILLUSTRATION
Journal Subtitle:	Journal universel
Day of Week:	
Calendar Date:	14 October 1854
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	24
Year:	
Series:	
Issue:	607
Livraison:	
Pagination:	259
Title of Article:	<i>Chronique musicale</i>
Subtitle of Article:	
Signature:—	G. Héquet
Pseudonym —:	
Author: —	
Layout:	Internal review
Cross-reference:	